

2^E ÉDITION

L'ECHO DE PARIS est mis en vente tous les soirs, à partir de trois heures et demie, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux.

LISZT

Avoir excité pendant plus d'un demi-siècle l'admiration de l'Europe, parcourue en triomphateur, et être resté simple, avoir recueilli des millions, et être resté pauvre, avoir répandu partout des bienfaits et être resté charitable et confiant, malgré l'ingratitude ou la trahison, à mesure qu'on avance dans la vie, se dégager chaque jour davantage des préoccupations humaines, ne plus même s'inquiéter de ce qu'on laisse aux ronces du chemin, s'élever hardiment vers le but d'idéale bonté et d'inaltérable sérénité, voilà Liszt.

C'est en Hongrie, il y a quelques années, que j'eus l'honneur de lui être présenté par Géza Zichy. Le maître m'accueillit avec bonté, m'engagea à revenir le voir, me recut à sa table, me traita en ami. Nous parlions de la France, du passé, de tous les grands, littérateurs et artistes, de l'époque de 1830, et j'étais charmé par la parole de Liszt, comme il m'avait été donné déjà de l'être par son jeu.

Sur tous un mot juste, une anecdote nouvelle, une appréciation originale, dits avec une grâce, un esprit marqués au coin de Liszt. C'était à la fois plein de naïveté et de finesse, de verve et de simplicité, de traits mordants, mais pas méchants. Liszt connaissait tout, il avait tout vu et servi par une admirable mémoire, il allait sûrement sur tous les terrains où pouvaient le conduire les hasards de la conversation.

Toujours musicien, il nous faisait passer par les plus capricieuses et les plus inattendues transitions, et avec quel art profond le mot qui porte était toujours amené ! Souvent même il devenait inutile de le dire, ce mot, tant il se détachait clairement des savantes arabesques d'une phrase prise et reprise comme dans un jeu. Alors, l'œil du maître, cet œil si clair, si spirituel nous lançait un malicieux regard, tandis que quelques-uns de ses hôtes, ignorant les finesses de la langue française, cherchaient à comprendre.

Un d'eux, admirateur passionné de Liszt mais encore novice en français,

après avoir écouté avec une attention acharnée le maître, nous disant je ne sais plus quelle histoire, se tourna vers moi : « Comme il parle bien ! qu'a-t-il dit ? » Il admirait de confiance, et il avait raison. Liszt est le seul homme à qui je n'ai jamais entendu dire un mot de trop. Il a l'admirable science de la mesure et du tact.

Chaque hiver, il passe deux ou trois mois à Budapest. Il loge à l'Académie de musique dont il est le directeur. Appartement très simple. Ces bons Magyars n'ont pas l'air de se douter de ce que vaut le temps de Liszt. Lorsqu'on lui offrit cet appartement, le maître se trouva fort embarrassé. Il fallait l'emménager, et outre que c'était une dépense, c'était une préoccupation qu'il ne voulait pas avoir. Les dames de l'aristocratie hongroise se mirent alors en tête de meubler ce logis. Partout, les femmes valent mieux que les hommes pour la délicatesse et le tact. Un essaim de belles Magyars se mit à l'œuvre. De leurs mains, ces dames brodaient tapis, rideaux, fauteuils, tentures, et comme signature, chacune laissa couronne et blason. Cela donna au salon de Liszt l'air d'un armorial. Peu de bibelots et pas d'objets personnels. On sent que Liszt se trouve là comme dans une demeure officielle.

A côté d'une fort belle photographie d'une des élèves préférées du maître, Marie Jaell, j'ai vu pourtant un admirable dessin de Gustave Doré dédié à Liszt. Le maître m'en fit l'histoire. Dans un de ses voyages à Paris, il joua, au milieu d'un petit cercle d'amis, sa *Légende de saint François d'Assise*. Doré se trouvait là, il fut vivement impressionné ; et le lendemain, il envoyait à Liszt un dessin où il avait essayé de fixer l'image que la musique de Liszt avait fait naître à ses yeux.

Je recommande ce procédé à Munkacz. Il paraît que c'est après avoir peint le *Requiem* qu'il a voulu entendre la musique de Mozart. C'est du moins ce qu'on affirme pour expliquer certaine mise en scène théâtrale. Munkacz aurait mieux fait de se donner le luxe d'un *Requiem* avant d'achever son tableau. L'œuvre du peintre n'y aurait peut-être rien gagné, mais l'homme se serait épargné un ridicule. Et dire que Munkacz est un des hommes les plus simples et les plus modestes qui soient ! Qui s'en douterait en voyant ce que lui font faire et ce que font en son nom les exploiters de son admirable talent ?

Ce n'est pas Liszt qui aurait jamais permis qu'on battit la grosse caisse sur son nom et qu'on fit monnaie des rayons de sa gloire, et c'est pourquoi il est resté l'artiste incomparable, l'artiste type.

Une anecdote à ce propos. Il y a très longtemps de cela, Liszt revenait d'une

de ses premières tournées triomphales. Il rentrait à Vienne. La princesse de M... le fait prier de venir le voir. Liszt accède à ce désir. Il se présente, on l'introduit dans les salons. Un certain temps s'écoule, personne ne vient. La princesse avait en hâte envoyé chercher certaines grandes dames auxquelles elle voulait avoir le plaisir de montrer Liszt.

Enfin elles arrivent :
— Heureuses de vous voir, cher maître. Nos licitations ! vous avez fait de bonnes affaires à Paris ?

— Vous confondez, princesse ; je ne suis ni banquier, ni diplomate, et les artistes ne font pas d'affaires.

A. SAISSY.

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de
M. ALBERT DUBRUJEAUD

INFORMATIONS PARTICULIÈRES DE L'ECHO DE PARIS

Le projet relatif à l'Exposition de 1889 ne sera très probablement pas encore déposé demain lundi, comme on l'avait annoncé, sur le bureau de la Chambre.

Les études techniques sont terminées, mais toutes les difficultés relatives à la Société de garantie sont pas encore complètement réglées.

On sait que l'Assistance publique a récemment fondé deux écoles professionnelles pour les garçons, l'une à Montevrain, où l'on apprend spécialement tout ce qui se rattache à l'industrie du meuble, l'autre à Villiers-le-Bel, où l'on enseigne l'horticulture et l'agriculture.

Ces écoles types, qui n'ont pas leur analogue en France, ayant produit d'excellents résultats, l'Assistance publique songe à créer une troisième école destinée aux jeunes filles moralement abandonnées.

Dans ces nouveaux ateliers on s'occuperait surtout de la fabrication des fleurs fines. Un traité vient d'être passé à ce sujet avec un grand industriel, et il est entendu que les pensionnaires apprendront le métier dans toutes ses parties, de manière à pouvoir diriger au besoin un atelier.

M. Duguyot, candidat radical dans l'Yonne, à l'élection législative du 4 avril, vient d'adresser sa profession de foi aux électeurs.

Dans ce document, M. Duguyot se prononce pour la suppression du budget des cultes et la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; pour la réduction du service militaire avec la suppression de l'exemption des séminaristes ; pour la réforme de la magistrature ; pour la cessation des guerres coloniales ; pour la révision de l'impôt.

Les ministres de l'intérieur et de la justice viennent d'arrêter de concert un modèle de la formule de citation qui est adressée aux jurés avant chaque session d'assises. Le fonctionnement de l'institution du jury est, en effet, souvent compromis par l'ignorance ou les jurés se trouvent du caractère véritable de la mission qu'ils ont à remplir, et l'on a considéré qu'il serait possible, à cet inconvénient en leur donnant, dans la citation même un aperçu de l'œuvre judiciaire à laquelle ils sont appelés à participer.

Dans cette pensée, on a rédigé un nouveau modèle de citation, qui contient un résumé des articles du Code d'instruction criminelle

et des autres textes relatifs au fonctionnement du jury.

Par suite de l'absence du négociateur italien, dont la mère est morte, M. Rouvier a quitté Rome pour une semaine.

Comme nous le faisions prévoir hier, M. de Brazza est revenu sur son refus primitif d'accepter le poste de résident général dans l'Ouest-Africain avec autorité sur notre colonie du Gabon. Celle-ci sera comprise dans les établissements français que le célèbre explorateur va être appelé à gouverner.

LES DÉSABUSÉS

Les monarchistes sont fort embarrassés. Il se montre dans le ciel des signes funestes. On les interprète avec complaisance. On atteste que le parti du roy est plus indissoluble que jamais. Au fond, on voit à ces signes l'augure d'une dissolution inévitable du parti. Les habiles n'en veulent rien croire, et s'attachent en désespérés à des espérances factices. Mais les hommes de foi se sentent pris de scepticisme, et les voilà qui nous disent tout haut leurs pensées amères.

Un roy ? Où est le roy ? Où est le prétendant capable d'imposer à la foule les dévouements sans fin, et la foi qui ne faiblit pas dans les langueurs de l'attente ? M. le comte de Paris ? Un prétendant comme on n'en voit pas, qui ne dirige pas son parti, qui ne dit mot, qui n'a point les traditions de la monarchie dans le sang, qui ne saura jamais monter à cheval à l'heure des conjonctures épiques, qui vit en bourgeois économe, uniquement préoccupé du gouvernement de ses tenanciers ; l'obligé de la République, trop ami de son repos ; absolument audessous de toute audace chevaleresque ! Rien à faire. La monarchie est morte avec M. le comte de Chambord.

M. des Houx est le désabusé qui dit ces choses. Il les dit fort bien, et c'est grave. Les monarchistes du faubourg et les pommadins du boulevard en enragent. Que ne peuvent-ils sur l'heure obtenir de M. le comte de Paris d'acte hautain d'un prétendant ! Mais ils ne l'obtiennent pas. Je doute même que le gros du parti s'en inquiète beaucoup.

Après quinze ans d'une bataille inutile, et d'espérances vagues, le monarchisme n'est plus qu'une mode : le genre des élégants, comme la dévotion. *Figaro* nous en informait ces jours derniers, et *Figaro* sait le fond des choses. On est pour le roy, on communie, on va à la messe ; c'est de bon ton, et cela distingue des républicains qui ne communient pas et ne vont pas à la messe.

Nous avions tous prévu cette dissolution du parti monarchiste, qui est bien dans la nature humaine. Ce n'est pas à dire, vraiment, que tous ces beaux désoles vont se rallier à la République. La mode, qui est la fantaisie de la vanité, est tenace dans le monde de toutes les frivolités. D'ailleurs, on conspire autant qu'on peut. Cela ne mène à rien ; mais cela retient les simples. Et qui oserait affirmer qu'un jour ne viendra pas, si la nation n'y met bon ordre, où les agissements de nos écervelés de la démagogie, ne donneront pas à la monarchie les